



Il a l'obligeance de m'apporter une lettre de mon père. — Page 7, col. 3.

LES AILES D'ICARE

PAR CHARLES DE BERNARD.

UNE FEMME POLITIQUE.

En épousant M. Piard, homme du nouveau régime, plébéien courtisan et conseiller d'État au service du gouvernement de Juillet, mademoiselle Isaure de Loiselay, fille d'un vieil émigré gentilhomme et légitimiste, s'était placée dans une de ces positions ambiguës qui, pour échapper à la raillerie du monde, doivent être soutenues par beaucoup d'esprit, de tact et de caractère.

Entre un père et un mari divisés d'opinion politique, l'un fort tranchant dans ses doctrines, l'autre très-entêté dans ses convictions, la jeune femme s'exposait d'abord à jouer le rôle que remplit Hersilie à l'égard de Romulus et de Tatiüs. Les soixante lieues qui séparent D... de Paris ôtèrent tout prétexte à la discorde qu'eût peut-être fait éclore une résidence commune, car les gens les plus guerroyants en conversation deviennent très-pacifiques dans leur correspondance; d'ailleurs, un beau-père et un gendre ne s'écrivent guère; cet écueil surmonté, restait un embarras non moins sérieux.

Entre la société où mademoiselle de Loiselay avait été élevée et celle que fréquentait son mari, coulait un torrent grossi par les flots d'une révolution récente, et dont l'intolérante turbulence rendait impraticable le passage habituel d'une rive à l'autre. Où prendre pied, et de quel côté se fixer? Entre le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin, il fallait opter. Sur dix femmes ayant la liberté du choix, neuf n'eussent pas hésité un seul instant; car le monde aristocratique exerce sur l'imagination des débutantes une fascination irrésistible. Isaure eût sans doute obéi, comme la plupart, à l'instinct de la vanité, sans un événement futile qui exerça sur sa conduite une influence décisive.

Quelque temps avant d'épouser le conseiller d'État, elle avait fait part de ce projet à l'une de ses amies de pension, mariée elle-même depuis peu avec l'héritier d'une famille de l'ancienne cour. Dans sa réponse, la nouvelle marquise crut devoir avouer à la future bourgeoise qu'elle regarderait toujours mademoiselle de Loiselay comme sa plus tendre amie; mais que pour obéir aux convenances, ces tyrans du cœur, elle se verrait obligée, à son grand regret, de mettre des restrictions à son intimité avec madame Piard. Cette déclaration, emmiellée de protestations de tendresse, ne changea rien à la détermination d'Isaure, qui avait vingt-sept ans et peu de goût pour l'état de fille majeure; mais elle fit à son amour-propre une de ces âcres blessures qui laissent après elles un durable ressentiment.

Dans son orgueilleuse naïveté, la jeune marquise avait parlé de mésalliance; madame Piard comprit la portée de ce mot suranné, mais toujours puissant: menacée d'abandon par une ancienne amie, elle pressentit l'accueil qui l'attendait dans les salons où l'appelait sa naissance, mais dont son mariage lui aliénait d'avance les sympathies. Elle aimait mieux rompre sans retour avec l'aristocratie que de s'exposer à son hostilité, ou, ce qui eût été plus cruel, à sa tolérance. De cette résolution dictée par un raffinement d'amour-propre, la jeune femme eut l'art de se faire un mérite; car c'est le propre des esprits habiles de colorer en vertus leurs faiblesses.

En arrivant à Paris, madame Piard, consultée par son mari sur les visites qu'il convenait de faire, lui répondit tendrement.

— J'irai où vous me conduirez; n'êtes-vous pas mon seigneur et maître?

— Il n'y a plus de seigneur et maître sous le régime de la Charte-vérité, répondit le conseiller d'État avec un sourire aimable; votre famille a des alliances dans le faubourg Saint-Germain, et je trouverai tout simple que vous préférerez ce monde-là au nôtre. Que mes amis reçoivent un accueil poli dans votre salon, voilà tout ce que je vous demande: pour le reste, composez votre so-

ciété comme il vous plaira; d'avance je souscris à tout.

— Non, mon ami, reprit Isaure, je n'abuserai pas d'une condescendance que vous regretteriez peut-être un jour. Votre position d'homme politique a ses exigences auxquelles, croyez-le bien, je saurai toujours sacrifier mes sentiments personnels. Le commerce d'un monde hostile au gouvernement pourrait vous attirer des contrariétés qu'il est de mon devoir de prévenir. Je n'ai pas de proches parents dans le faubourg Saint-Germain; à la rigueur je peux me dispenser d'y aller; et dussé-je être blâmée, je suis décidée à n'y pas faire de visites, car vos intérêts doivent passer avant mes goûts. Ainsi donc vos amis seront les miens, votre société sera la mienne. Je n'irai sans vous nulle part, et je vous accompagnerai partout où vous le désirerez, même à la cour.

Ces dernières paroles, imitées du discours de Ruth à Noëmi, charmèrent d'autant plus M. Piard, qu'il avait souvent redouté de trouver dans sa femme l'insubordination hautaine, dot ordinaire d'une demoiselle de qualité mariée à un bourgeois. Le mari s'enorgueillit d'un succès auquel il n'eût osé prétendre et qu'il attribua naïvement à l'amour qu'il avait su inspirer. La conduite de la jeune femme fut universellement approuvée et citée comme un modèle de dévouement conjugal. Le calcul d'une susceptibilité prévoyante passa pour la résignation d'un esprit sage; quelques-uns même y découvrirent un héroïsme véritable; tant aux yeux du monde les sacrifices qui intéressent la vanité semblent d'un accomplissement douloureux!

Il est difficile d'aimer dans les autres les qualités dont on manque soi-même, la privation fût-elle volontaire. Le renard mutilé au piège et détestant les queues de ses confrères est le type grotesque de l'envie alimentée par le regret. Les caractères les plus impartiaux ne parviennent pas toujours à déraciner un sentiment qui germe en secret dans le limon de toute nature humaine. Après son abdication, Sylla eût impatiemment